

BULLETIN BIMESTRIEL

DE L' A. D. I. R.



Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7^e - 551 34-14

Il y a vingt-cinq ans

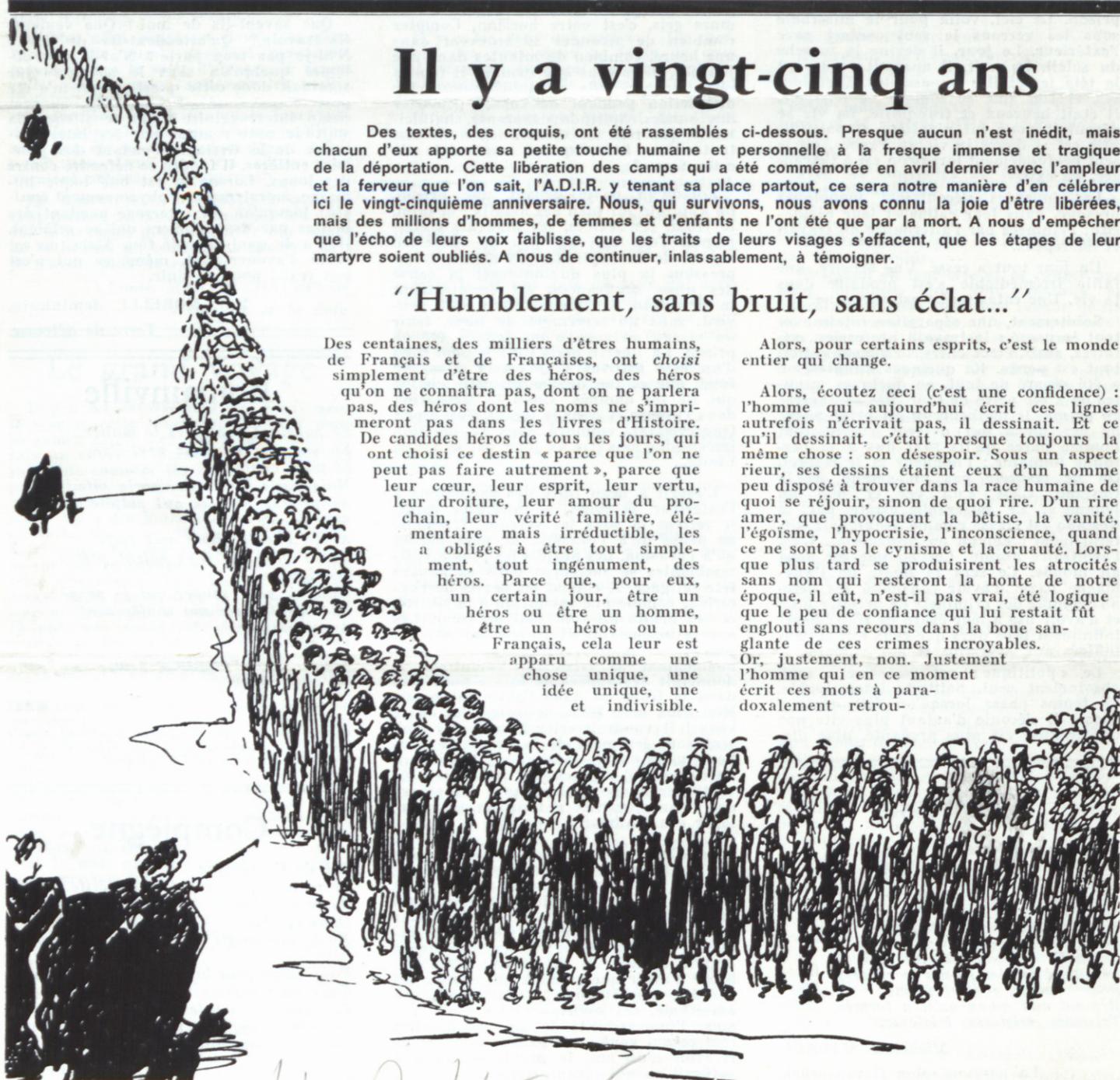
Des textes, des croquis, ont été rassemblés ci-dessous. Presque aucun n'est inédit, mais chacun d'eux apporte sa petite touche humaine et personnelle à la fresque immense et tragique de la déportation. Cette libération des camps qui a été commémorée en avril dernier avec l'ampleur et la ferveur que l'on sait, l'A.D.I.R. y tenant sa place partout, ce sera notre manière d'en célébrer ici le vingt-cinquième anniversaire. Nous, qui survivons, nous avons connu la joie d'être libérées, mais des millions d'hommes, de femmes et d'enfants ne l'ont été que par la mort. A nous d'empêcher que l'écho de leurs voix faiblisse, que les traits de leurs visages s'effacent, que les étapes de leur martyre soient oubliés. A nous de continuer, inlassablement, à témoigner.

'Humblement, sans bruit, sans éclat...'

Des centaines, des milliers d'êtres humains, de Français et de Françaises, ont choisi simplement d'être des héros, des héros qu'on ne connaîtra pas, dont on ne parlera pas, des héros dont les noms ne s'imprimeront pas dans les livres d'Histoire. De candides héros de tous les jours, qui ont choisi ce destin « parce que l'on ne peut pas faire autrement », parce que leur cœur, leur esprit, leur vertu, leur droiture, leur amour du prochain, leur vérité familiale, élémentaire mais irréductible, les a obligés à être tout simplement, tout ingénument, des héros. Parce que, pour eux, un certain jour, être un héros ou être un homme, être un héros ou un Français, cela leur est apparu comme une chose unique, une idée unique, une et indivisible.

Alors, pour certains esprits, c'est le monde entier qui change.

Alors, écoutez ceci (c'est une confidence) : l'homme qui aujourd'hui écrit ces lignes autrefois n'écrivait pas, il dessinait. Et ce qu'il dessinait, c'était presque toujours la même chose : son désespoir. Sous un aspect rieur, ses dessins étaient ceux d'un homme peu disposé à trouver dans la race humaine de quoi se réjouir, sinon de quoi rire. D'un rire amer, que provoquent la bêtise, la vanité, l'égoïsme, l'hypocrisie, l'inconscience, quand ce ne sont pas le cynisme et la cruauté. Lorsque plus tard se produisirent les atrocités sans nom qui resteront la honte de notre époque, il eût, n'est-il pas vrai, été logique que le peu de confiance qui lui restait fût englouti sans recours dans la boue sanguine de ces crimes incroyables. Or, justement, non. Justement l'homme qui en ce moment écrit ces mots à paradoxalement retrouvé



Dessin de Violette Lecog.

vé cette confiance perdue pendant sa jeunesse. Il s'est dit : « Sans doute, tout recommence : le mensonge, l'égoïsme, la légèreté, l'insouciance, la vanité imbécile, les grandes et petites malices, les grandes et petites vilénies. Mais ne sois pas oublioux et ingrat. L'histoire de la conscience humaine, ce furent toujours quelques hommes qui l'ont faite, quelques hommes seulement, désintéressés et purs. La masse amorphe des autres, ce n'est pas elle qui a donné jamais au monde son visage. Ces hommes purs, tu

les croyais si peu nombreux que tu les appelaient héros. Mais voici que ceux dont tu n'attendais rien, ceux que tu méprisais, te lancent à la face ton injustice, en s'égalaient tranquillement à ces demi-dieux. Tous ces morts, tous ces hommes muets sous la torture, tous ceux, toutes celles qui sont restés au fond des camps de représailles, tous ces justes qui se sont sacrifiés sans y être obligés, tu leur dois l'aveu et le remords de tes avoir méprisés jadis sans les connaître. Pendant ces quatre ans terribles, la France a décou-vert dans sa chair plus d'êtres purs que tu n'eusses rêvé qu'elle en découvrit en quatre siècles. Aujourd'hui ils sont perdus de nouveau et noyés dans la foule. Mais tu sais désormais qu'ils existent. A cause d'eux, tu ne te laisseras jamais aller à désespérer. Tant qu'il restera une mémoire sur ce globe détraqué, tu te souviendras d'eux, qui ont à jamais ranimé dans ton cœur le respect et l'amour des hommes. »

VERCORS.

Préface de « Simone et ses compagnons »

‘Le ciel est par-dessus le toit...’

*Le ciel est par-dessus le toit
Si bleu, si calme.*

Ce poème de Verlaine a été écrit en prison. Le ciel, voilà pour le misérable sous les verrous le seul contact avec l'extérieur. Le jour, il devine la marche du soleil. La nuit, il aperçoit en levant la tête les étoiles impassibles, silencieuses, et son âme se soulève de tristesse. Il était heureux et tranquille. La vie se déroulait pour lui régulière et paisible. Elle est si douce la vie en France, on le sent profondément lorsqu'on est à l'étranger, en exil.

Les journées s'écoulaient monotones presque, dans leur calme et leur régularité; rythmées par l'alternance du travail et du repos...

Un jour tout a cessé. Une brisure, une faille irrémédiable s'est produite dans la vie. Une catastrophe est survenue.

Subitement, une séparation totale avec tout le passé : le travail, profession, affaires, amis, êtres chers, le monde entier, tout est perdu. En quelques minutes, on a été séparé de tout, en quelques minutes on a été privé de tout. Dès son entrée en prison, le malheureux est privé même de ces biens qui doivent suivre tout homme parce qu'ils sont dus à la personne humaine : l'honneur et le respect. On ne respecte pas un détenu de la Gestapo. C'est « un ver et non un homme ». Le misérable arrêté par la Gestapo est classé comme *Schutzaft* (littéralement : détenu en protection). C'est l'arbitraire absolu. Cet homme est mort au monde. Ce sera la honte de l'Allemagne nazie d'avoir considéré ses détenus comme des criminels de premier plan et d'avoir usé à leur égard de traitements infiniment plus durs que ceux qui étaient infligés aux assassins et aux voleurs...

Le « politique » est au secret : seul, absolument seul. Solitude interminable. Le temps passe lorsqu'on fait quelque chose ; il s'écoule d'autant plus vite que l'occupation est plus prenante, plus dis-

trayante. En cellule, on ne fait rien, absolument rien et le temps devient une épouvantable réalité. Essayez de vous figurer une telle vie pendant quelques secondes, essayez d'entrer dans une cellule pour quelques instants, regardez les murs gris, c'est votre horizon. Comptez combien de secondes se trouvent dans une heure, combien de minutes dans une journée, dites-vous que demain il faudra recommencer, puis continuer sans autre distraction pendant des mois, peut-être des années. Solitude dévorante, hallucinante que rien ne vient alléger un instant. Mon Dieu, quand sortirai-je de cette fosse ?

Lorsqu'on passe devant une prison, on s'apitoie sur bien des détails : la faim, le froid, les sévices, les mauvais traitements. Tout ceci est peu de chose en regard de la captivité elle-même. L'impression la plus douloureuse, la cause des pires souffrances, est certainement la privation de liberté. Ceux qui peuvent, sans un serrement de cœur, tenir un oiseau en cage n'ont jamais été en prison. La liberté mais c'est le seul bien d'un être spirituel ! Qu'est-ce donc, au fond, que ce feu de l'enfer, cette chaîne qui lie les damnés, sinon la limitation dans l'espace et dans le temps d'un esprit transcendant, emmuré dans sa décision irrévocable de s'être un jour, par sa faute, limité...

L'esprit a beau faire des excursions à l'extérieur, le corps, le misérable corps, le retient là sous les verrous. L'homme ne pense qu'à l'évasion, ne peut penser qu'à l'évasion. Les projets les plus invraisemblables se succèdent dans sa pauvre tête fatiguée. Il entend les bruits de l'extérieur comme une invitation à la liberté, et ces bruits lui font mal au cœur. Les appels insouciants et frais d'enfants qui jouent et se poursuivent dans la rue augmentent sa tristesse. Volontiers, il donnerait des années de sa vie pour être dans le tram ou dans l'auto qui passe. Mon Dieu mon Dieu, pouvoir aller où je veux ! Il voudrait crier à ceux qui passent sous les murs de la prison le bonheur qu'ils ont de faire ce qu'ils veulent. Facilement, il reprocherait aux autres de continuer à vivre, alors qu'il est séparé des vivants ; comme si tous devaient partager son malheur...

Le silence, un silence absolu, amplifie les souffrances de cette privation de liberté. Non pas ce silence pacifiant et paisible du moine, du chartreux, qui volontairement crée autour de lui, pour l'obtenir en son âme, ce silence favorable à l'union divine ; mais un silence imposé comme un châtiment ; l'impossibilité d'avoir quelqu'un à qui confier ses pensées, son angoisse, sa tristesse, son amertume, ses souffrances les plus intimes ; l'impossibilité de dire à un autre tout ce qui gonfle son pauvre cœur, et de recevoir d'un ami la parole — un mot suffirait — qui réconforterait.

Tristesse

*Tristesse, tristesse, tristesse,
De tous les coins de la prison,
Monte un seul chant à l'unisson,
Tristesse, tristesse, tristesse.
La pluie et les sabots trainés
Sur les pavés et sur la piste,
Disent la même chanson triste,
Qu'on lit au front des internés.
Et quand un des fronts se redresse
Pour espérer, le ciel fermé
Répond aux vœux qu'il a formés,
Tristesse, tristesse, tristesse.*

Micheline MAUREL,

La passion selon Ravensbrück.

Le chartreux a toujours la possibilité de confier ses doutes, ses scrupules, ses tentations à un confesseur ou à un supérieur ; le prisonnier n'a personne, il doit vivre dans l'angoisse, et elles sont nombreuses les sources d'angoisse lorsqu'on n'a qu'une possibilité : penser, penser, penser encore, sans aucune distraction, aucune lecture, aucun travail...

Que savent-ils de moi ? Que veulent-ils savoir ? Qu'attendent-ils de moi ? N'ai-je pas trop parlé ? N'ai-je pas dénoncé quelqu'un sans le savoir ? Que signifiait donc cette question qui m'a été posée ? Que faudra-t-il répondre au prochain interrogatoire ? Car le silence, la solitude sont rompus par les interrogatoires de la Gestapo. Pendant des journées entières, il faudra se défendre contre des loups. Lorsqu'on est une loque humaine, moralement et physiquement épisée ; lorsqu'on est interrogé pendant des heures par des policiers qui se relaient, il y a de quoi devenir fou. Alors, on est tenté d'avouer tout, même ce qui n'est pas vrai... pour en finir.

M.G. MORELLI, dominicain,
Terre de détresse.

Romainville

*Et pourtant vous êtes le maître,
Et vous me sauverez peut-être,
Si vous voulez !
Mais parle, Seigneur, parle vite !
Avant que l'espoir qui palpite
Soit envolé,
Avant que la chose soit faite
Avant que les listes soient prêtes,
Corrige-les.
Mais si, pour sauver qui je pense
Il te faut encor ma souffrance
A contempler,
S'il te la faut pour qu'il revienne,
Accorde-moi l'immense peine,
De m'en aller.*

Micheline MAUREL.

(Ecrit pendant que l'officier allemand monte dans les chambres avec les listes de celles qui vont partir pour l'Allemagne.)

Compiègne

*Sol de Compiègne
Terre grasse et cependant stérile
Terre de silex et de craie
Dans la chair
Nous marquons l'empreinte de nos [semelles]
Pour qu'un jour la pluie de printemps
S'y repose comme l'œil de l'oiseau
Et reflète le ciel, le ciel de Compiègne
Avec tes images et tes astres
Lourd de souvenirs et de rêves...*

Robert DESNOS.

La déchéance

C'est l'après-midi, au moment du second appel, une heure avant le départ, que commença la déchéance.

Nous étions douze cents, venus de toutes les prisons de France, versés dans ce grand réservoir où l'Allemand faisait son tri. Jusqu'alors nous gardions nos noms. Désormais nous n'étions plus que des têtes de bétail anonymes, portant au cou leur numéro...

Fouillés, munis d'une boule de pain et d'un morceau de boudin puant, nous partimes vers la gare entre deux rangs de soldats en armes. Tout le long du trajet, d'autres soldats armés formaient une double haie. Dans les maisons, derrière les vitres des boutiques fermées, des femmes regardaient passer notre morne cortège. Beaucoup d'entre elles pleuraient. Elles avaient pourtant l'habitude; mais peut-être avaient-elles cru qu'il était venu le temps de la perdre.

Quand nous passâmes devant la gare, fermée elle aussi, quelques personnes, massées dans la salle d'attente, le visage collé aux carreaux, agitaient les mains. C'étaient des parents qui venaient voir une dernière fois le fils ou le mari perdus. Je bénis le Ciel que les miens n'eussent pas été avertis qu'un départ allait avoir lieu. Leur vue, cet adieu muet auraient achevé de m'abattre.

Le convoi nous attendait, à quelque cent mètres de là. Je promenais les yeux sur le paysage, pour emporter une image de la France au bord de la liberté. Mais je n'avais plus de regards.

Louis MARTIN-CHAUFFIER,
L'Homme et la Bête.



Rue de l'arrivée, rue du départ

Il y a les gens qui arrivent. Ils cherchent des yeux dans la foule de ceux qui attendent ceux qui les attendent. Ils les embrassent et ils disent qu'ils sont fatigués du voyage.

Il y a les gens qui partent. Ils disent au revoir à ceux qui ne partent pas et ils embrassent les enfants.

Il y a une rue pour les gens qui arrivent et une rue pour les gens qui partent.

Il y a un café qui s'appelle « A l'arrivée » et un café qui s'appelle « Au départ ».

Il y a des gens qui arrivent et il y a des gens qui partent.

Mais il est une gare où ceux qui arrivent sont justement ceux qui partent.

une gare où ceux qui arrivent ne sont jamais arrivés, où ceux qui sont partis ne sont jamais revenus

c'est la plus grande gare du monde.

Ils y arrivent après des jours et après des nuits

ayant traversé des pays entiers

ils y arrivent avec les enfants même les petits qui ne devaient pas être du voyage.

Ils ont emporté les enfants parce qu'on ne se sépare pas des enfants pour ce voyage-là.

Ceux qui en avaient ont emporté de l'or parce qu'ils croyaient que l'or pouvait être utile.

Tous ont emporté ce qu'ils avaient de plus cher parce qu'il ne faut pas laisser ce qui est cher quand on part au loin.

Tous ont emporté leur vie, c'était surtout sa vie qu'il fallait prendre avec soi.

Et quand ils arrivent
ils croient qu'ils sont arrivés
en enfer...

Ils ignoraient qu'on prit le train pour l'enfer mais puisqu'ils y sont ils s'armèrent et se sentent prêts à l'affronter
avec les enfants les femmes les vieux parents

avec les souvenirs de famille et les papiers de famille.

Ils ne savent pas qu'à cette gare-là on n'arrive pas.

Ils attendent le pire — ils n'attendent pas l'inconcevable.

Et quand on leur crie de se ranger par cinq, hommes d'un côté, femmes et enfants de l'autre, dans une langue qu'ils ne comprennent pas, ils comprennent aux coups de bâton et se rangent par cinq puisqu'ils s'attendent à tout.

Les mères gardent les enfants contre elles — elles tremblaient qu'ils leur fussent enlevés — parce que les enfants ont faim et soif et sont chiffonnés de l'insomnie à travers tant de pays. Enfin on arrive, elles vont pouvoir s'occuper d'eux.

Et quand on leur crie de laisser les paquets, les édredons et les souvenirs sur le quai ils les laissent parce qu'ils doivent s'attendre à tout et ne veulent s'étonner de rien. Ils disent « on verra bien », ils ont déjà tant vu !

La gare n'est pas une gare. C'est la fin d'un rail. Ils regardent et ils sont éprouvés par la désolation autour d'eux.

Par cinq ils prennent la rue de l'arrivée. C'est la rue du départ ils ne savent pas. C'est la rue qu'on ne prend qu'une fois.

Ils marchent bien en ordre — qu'on ne puisse rien leur reprocher.

Ils arrivent à une bâtisse et ils soupirent. Enfin ils sont arrivés.

Et quand on crie aux femmes de se déshabiller elles déshabillent les enfants d'abord en prenant garde de ne pas les réveiller tout à fait. Après des jours et des nuits de voyage ils sont nerveux et grognons

et elles commencent à se déshabiller devant les enfants tant pis

et quand on leur donne à chacune une serviette elles s'inquiètent est-ce que la douche sera chaude parce que les enfants prendraient froid

et quand les hommes par une autre porte entrent dans la salle de douche nous aussi elles cachent les enfants contre elles.

Et peut-être alors tous comprennent-ils.

Charlotte DELBO,
Aucun de nous ne reviendra.

Le grand voyage

Il y a cet entassement des corps dans le wagon, cette lancinante douleur dans le genou droit. Les jours, les nuits. Je fais un effort et j'essaye de compter les jours, de compter les nuits. Ça m'aidera peut-être à y voir clair. Quatre jours, cinq nuits. Mais j'ai dû mal compter ou alors il y a des jours qui se sont changés en nuits. J'ai des nuits en trop; des nuits à revendre. Un matin, c'est sûr, c'est un matin que ce voyage a commencé. Toute cette journée-là. Une nuit ensuite. Je dresse mon pouce dans la pénombre du wagon. Mon pouce pour cette nuit-là. Et puis une autre journée. Nous étions encore en France et le train a à peine bougé. Nous entendions des voix, parfois, de cheminots, au-delà du bruit de bottes des sentinelles. Oublie cette journée, ce fut le désespoir. Une autre nuit. Je dresse un deuxième doigt dans la pénombre. Un troisième jour. Une autre nuit. Trois doigts de ma main gauche. Et ce jour où nous sommes. Quatre jours, donc, et trois nuits. Nous avançons vers la quatrième nuit, le cinquième jour. Vers la cinquième nuit, le sixième jour. Mais c'est nous qui avançons ? Nous sommes immobiles, entassés les uns sur les autres, c'est la nuit qui s'avance, la quatrième nuit, vers nos futurs cadavres...

Dans le tourbillon de la montée, à Compiègne, sous les cris et les coups, il s'est trouvé à côté de moi. Il a l'air de n'avoir fait que ça toute sa vie, voyager avec cent dix-neuf autres types dans un wagon de marchandises cadenassé. « La fenêtre », a-t-il dit brièvement. En trois enjambées et trois coups de coude, il nous a frayé un passage jusqu'à l'une des ouvertures, barrée par du fil de fer barbelé. « Respirer, c'est l'essentiel, tu comprends, pouvoir respirer. »

Ça fait quatre jours et trois nuits que nous sommes imbriqués l'un dans l'autre, son coude dans mes côtes, mon coude dans son estomac. Pour qu'il puisse poser ses deux pieds bien à plat sur le plancher du wagon, je suis obligé de me tenir sur une jambe. Pour que je puisse en faire autant, et sentir les muscles des mollets se décontracter un peu, il se dresse aussi sur une seule jambe. On gagne quelques centimètres ainsi et nous nous reposons à tour de rôle.

Autour de nous, c'est la pénombre, avec des respirations haletantes et des poussées subites, affolées, quand un type s'effondre. Lorsqu'ils nous ont compté cent vingt devant le wagon, j'en ai eu froid dans le dos, en essayant d'imaginer ce que ça pouvait donner. C'est encore pire.

Jorge SEMPRUN,
Le Grand Voyage.

Ravensbrück



L'univers buchenwaldien

Buchenwald vit sous le signe d'un énorme humour, d'une bouffonnerie tragique. Au petit matin, les quais irréels sous la crudité neutre des sunlights, les S.S. bottés, le Gummi au poing, égrillards; les chiens aboyeurs tendus sur la laisse souple et lâche; les hommes accroupis pour sauter des wagons, aveuglés par les coups qui les prennent au piège, refluent et se heurtent, se bousculent, s'élançant, tombent, tanguent pieds nus dans la neige sale, englués de peur, hanterés de soif, gestes hallucinés et raides de mécaniques enrayées. Et, sans transition, les S.S. dans la trappe, de grandes salles claires, des lignes nettes, des détenus fonctionnaires à l'aise, corrects, avec des fiches, des numéros, une indifférence apaisante; des alignements stricts, en parade militaire, des tondeuses électriques qui dénudent les corps stupéfaits, à la chaîne, précises, implacables comme un jeu mathématique; une baignoire obligatoire,



Dessin de Léon Delarbre,

un bain de crésyl visqueux et noir qui brûle les paupières; des douches exaltantes où les pantins se congratulent avec des satisfactions naïves et magnifiques; des caravanes sinuées le long de couloirs étroits qui semblent ne jamais vouloir s'achever; et la découverte d'immenses espaces : des parallèles de comptoirs avec un attirail de défroques, interventions tardives de tailleurs ivres et meurtriers, happées au passage, vite, toujours vite : les Galeries Lafayette d'une Cour des Miracles. Et encore des bureaux toujours plus encombrés de fonctionnaires, détenus impeccables et affairés, des visages gris et sérieux, surgis d'un univers kafkéen, qui demandent poliment le nom et l'adresse de la personne à prévenir de votre mort, et tout est inscrit très posément sur de petites fiches préparées à l'avance.

Le troupeau se presse dans la boue entre de hautes façades aveugles qui pèsent sur la nuit. Des chevilles se tortent sur des sabots plats. Les murs suintent de lumière et grandissent hors de proportion. Les groupes s'épaulent et tâtonnent vers les Blocks. En une heure cocasse, l'homme a perdu sa peau. De ponctuels fonctionnaires ont découpé sans mesure son être de concentrationnaire. La quarantaine devra conditionner ses réflexes...

Les arrivants sont vaccinés. L'ordre est venu très tôt, et pour la troisième fois. Les Häftlinge sont parqués dans le dortoir et nus depuis une heure, dans l'obstination d'un courant d'air. La déchirure des vitres s'ouvre sur la planète glacée : le monde buchenwaldien, clos sur la neige et les tornades, avec, par-delà les miradors, des pentes neigeuses de sapins comme des cartes de Noël. A grandes claques sur les dos, les détenus se battent avec le froid. La porte du réfectoire s'ouvre en bourrasque sur trois

Mon Dieu,

Je n'ai plus de vêtements sur moi.
Je n'ai plus de chaussures.
Je n'ai plus de sac, de portefeuille, de stylo.
Je n'ai plus de nom. On m'a étiquetée 35.282 et je porterai un triangle rouge sur ma manche gauche.
Je n'ai plus de cheveux.
Je n'ai plus les photos de ma mère et de mes neveux.
Je n'ai plus l'anthologie où chaque jour, dans ma cellule de Fresnes, j'apprenais une poésie.
Je n'ai plus rien. Mon crâne, mon corps, mes mains sont nus.
SS

Fouille, pille, rase, animalise ma silhouette ! Arme mes mains de pelles, de pioches ! Fais de moi une bûcheronne, une terrassière, une videuse d'excréments, une forçate des marais ! Sculpte mon visage, mes rides pour que je ressemble à des milliers et des milliers de prisonnières ! Donne à mes yeux cette fixité de somnambule que je retrouve, horrifiée, dans les yeux de mes compagnes ! Assourdis mes oreilles par tes hurlements, manie le gourdin, donne des coups de bottes, assassine, empis nuit et jour, avec nos pauvres squelettes d'affamées, tes Krématoriums ! Met devant nos yeux le spectacle inhumain de celles qui meurent comme des bêtes, là, dans un coin ! Sans t'arrêter jamais, matraque, blesse, pends, fusille !

Va, qu'importe...

SS, depuis l'enfance, mon pays, qui est la France, a fait de moi une fille marchant dans le vent, les cheveux et l'esprit libres. Il a civilisé mon cœur, éduqué mes instincts, harmonisé ma sensibilité, peuplé ma tête de musique, de poèmes, de fragments de livres aimés. Il m'a entourée de deux sourires d'enfants.

Mon pays, qui est la France, a tendu sur moi la tendresse, la sérénité de son ciel. Il a mis dans mon cœur, ô SS hâ, criminel, un amour si profond, que là, prisonnière, désarmée, toute nue, je me sens riche comme une reine et que je relève hautement le front.

Catherine ROUX,
Triangle rouge.



Dessin de France Audoul.

infirmiers qui se précipitent, mannequins comiques et agités, bousculent les tables désertes. Le premier au hasard laisse une balafre jaune sur le bras, le second pique, pique, pique comme une perceuse mécanique. Du travail aux pièces et vite, très vite fini. Jamais l'aiguille n'a été stérilisée.

Pas de travail en quarantaine, des corvées : l'apprentissage qui doit rompre les muscles aux commandements...

Silhouettes noires et menues à la lisière du plateau, courbées sous les rafales de neige qui les ensevelissent et les découvrent tour à tour, des hommes portent, traînent, poussent des caisses, des tonneaux, des brouettes de merde. La merde est pompée dans de grands bassins et répandue sur les jardins des S.S., à quatre cents mètres de là. Le chemin est un étroit sentier raboteux et gelé, où les pieds dérapent. Les muscles sont tendus de fatigue. Les visages et les mains brûlés de froid. Les Vorarbeiter aboient et cognent. Sans répit, déportées par les bourrasques, les colonnes se croisent douze heures de rang.

David ROUSSET,
L'Univers concentrationnaire.

Prier

Les premiers jours avaient été de stupeur. La servitude, l'abjection, la mort lente, était-ce possible ? Le soir sur une demi-paillasse, en grelottant, j'essayais de prier. Quelques-unes disaient leur chapelet dans un coin du dortoir : comme des enfants perdus qui crient maman dans le noir et rien ne répond. Ils sont seuls. Paix dérisoire d'une cellule close. Et cependant alors aussi des hommes et des femmes marchaient, tête baissée avec des regards indifférents, vers le désespoir. Ils avaient froid et faim, ils travaillaient traqués comme des bêtes, battus, mordus, avilis, livrés aux exercices de la science allemande, mourant de misère, supprimés par milliers dans les chambres à gaz, brûlés pour récupérer leur graisse et leurs cendres. Cela avait existé pendant des mois et des années. Et j'avais prié en sécurité dans ma cellule. Fallait-il fermer les yeux et prier maintenant ? Le jour j'allais travailler avec les autres : douze heures aux terrassements. Impossible de relâcher plus de quelques secondes le rythme de la pelle. Tenir encore cinq heures, quatre heures, une heure jusqu'à la sirène de la fin. Au retour dans les baraquas, une foule compacte assiégeait les bidons de soupe, les lavabos, les dortoirs. Lutter pour conquérir sa ration de famine, pour se laver, s'étendre. Autour de moi des femmes atteignent le fond de la déchéance, voleuses, vicieuses. Des révoltées. Et celles qui acceptent et se laissent mourir.

Prier ? Et où trouver les mots pour Dieu dans cette misère ? Que prient ceux qui ont le temps, dans le silence. J'ai les oreilles et la bouche pleines d'une clameur de désespoir. Dirai-je que ce temps n'est qu'une épreuve ? Qu'ils le disent sur leurs prie-Dieu et dans leurs églises. Ils n'ont pas vu les yeux des bêtes traquées. On ne répond pas par des bénédictions au désespoir.

Où est-ce Seigneur ? où passe-t-elle pour aller jusqu'à vous, cette voie issue de la plus immense misère ? Sommes-nous exclus du monde des saints, nous qui luttons dans la faim et la vermine, la crasse et la fatigue, nous les déchus, les pauvres gens ?

Je dis nous. Je veux dire nous. « Tu peux te sauver, dit une voix. Il suffit de dire oui. Tu peux prier. Accepte et vas en paix. »

— Je ne veux pas. Je réponds que je ne veux pas. Il n'y a pas de salut sans mes frères. La prostituée à côté de moi, et l'autre qui a volé mon pain hier, et ces vieilles femmes au teint terne : elles sont à moi, elles sont miennes. J'y tiens, je ne m'en séparerai pas.

Comment les sauverai-je ? Répondrai-je en priant à celui qui a faim ? Que ferons-nous dans cette terre désolée entre les murailles grises ? Que ferons-nous des femmes aux visages vides, inhumains ?

— Seigneur qui êtes au milieu de nous, veuillez ne pas nous délivrer de la misère tant que nos frères sont malheureux. Et même si un ange devait nous libérer, nous préférions rester captives avec nos frères. Donnez-nous la force et l'amour de lutter ensemble pour défendre nos vies et nos âmes. Donnez-nous notre pain quotidien et votre grâce partagée. Et puisque nous combattions pour défendre ces hommes que vous avez créés, et rachetés du froid, de la faim, de la mort et du désespoir, bénissez-nous comme des serviteurs fatigués. »

Ainsi soit-il.

Geneviève DE GAULLE.

Départ en Kommando

On avait dans la main le pain et le saucisson. On ne mordait pas dedans. La lumière tombait sur nous, il y avait des zones d'ombre dans le block. Le block-altester nous regardait avec sérieux. Aucun cynisme sur sa figure, son sourire avait disparu. Nous étions nouveaux mais nous étions en transport. Autrefois, lui aussi était parti, puis il était revenu. Nous allions suivre un itinéraire semblable au sien. Il n'était donc pas dit qu'arrivés si tard en Allemagne nous ne connaîtrions rien des camps ; que nous serions des Français planqués et changeants par rapport à ceux qui avaient vécu d'autres périodes de la concentration. Sans doute, il en avait vu des transports, il avait même su ce qu'ils étaient devenus. Ce n'était qu'un transport de plus. Mais quand même, là, devant nous, c'était lui qui restait et nous qui étions. Il ne nous méprisait plus.

On nous avait comptés plusieurs fois. Ceux qui restaient se tenaient à l'écart de nous, ils semblaient s'être éloignés. La différence entre nous s'affirmait, et en même temps un désir immédiat de se parler. On se faisait des signes par-dessus quelque chose. Ceux qui s'étaient engueulés se criaient : « Bon courage ». Ceux qui n'avaient jamais échangé que quelques mots se demandaient à la hâte : « Où habites-tu ? ».

Il était trop tard. Trop tard pour se connaître. Il aurait fallu se parler avant ; ces inconnus qui se découvraient à la hâte étaient maladroits. Trop tard. Mais c'était donc que nous pouvions encore nous émouvoir ; nous n'étions pas morts. La vie, au contraire, venait de se réveiller du sommeil commençant des camps. Nous étions encore capables d'être tristes en quittant des camarades, encore frais, humains. Cela rassurait. Nous avions déjà besoin d'être rassurés. C'est pourquoi certains y mettaient peut-être quelque complaisance.

Le chef de block avait mis son béret, enfilé sa veste à brassard. Officiel, mais pas sévère. Il savait que demain nous aurions oublié les copains. Entre nos deux groupes il était la conscience de Buchenwald ; sa présence ramenait ces

quelques instants à n'être que l'exécution d'une règle, répétition, habitude. Il avait connu cela aussi. On pouvait ici se dire au revoir ainsi, des amis séparés pouvaient même avoir les yeux rouges. Il se souvenait du temps où il aurait pris garde à cela. C'était fragile. Il savait que cette minute filerait, comme des milliards d'autres dans l'histoire du camp, dissoutes dans les heures de l'appel et le froid. Il savait qu'entre la vie d'un copain et la sienne propre, on choisirait la sienne et qu'on ne laisserait pas perdre le pain du copain mort...

— *Fertig !* dit le chef de block.

Alors, ceux qui restaient et qui n'avaient pas le droit de se mêler à nous, ont franchi viollement la distance qui nous séparait d'eux. Ils ont crié et répété : « Il n'y en a plus pour longtemps ! » « Bon courage ! » On s'est crié encore des adresses : « Rappelle-toi ! » On a serré les mains de ceux qu'on n'avait pas connus. Ceux qui ne s'aimaient pas se regardaient enfin en face. Chacun donnait le meilleur de soi. Les figures les plus dures étaient devenues comme on avait dû les voir le plus souvent, là-bas, chez eux. La gentillesse possible de chacun est apparue. On partait, on partait. Mais ils nous suivaient, on allait les connaître, on partait. Si cela avait été un faux départ, tout à l'heure ils seraient redevenus comme avant, et on le savait, mais c'était bon : une main restait sur votre épaule et feignait de vouloir vous retenir. Nous allions nous quitter et nous éprouvions le sentiment que nous allions nous mutiler les uns des autres. Nous n'avions pas le temps. Mais il y eut quelques secondes où cela apparut comme un déchirement. C'était bien là, sans doute, le mouvement de l'amour impossible. Eux voulaient nous retenir dans la vie. Tout à l'heure ce serait fini, nous ne serions plus à perdre, nous serions même oubliés. Ils le savaient, et nous le savions. Mais nous nous demandions ensemble, eux et nous, si nous aurions toujours la force de vouloir retenir l'autre dans la vie.

Robert ANTHELME,
L'Espèce humaine.



Le Kommando sur la place d'appel.

Dessin de Léon Delarbre.

Le bombardement d'Amstetten

Comme aujourd'hui nous cherchions des pissenlits, mais ce jour-là nous étions sept : cinq et deux, plus toutes nos compagnes épargnées dans la campagne, pas très loin d'une voie ferrée, pas très loin même d'un nœud ferroviaire. En terre étrangère, mais enfin près de la terre nous sentions le presque-printemps, nous cueillions les premières fleurs, c'était la fête : il y a vingt-cinq ans nous terminions la guerre et notre captivité à Mauthausen.

Nous avions quitté Ravensbrück le 2 mars 1945 en un convoi mêlé et nous ne savions pour quelle destination, mais nous étions ensemble, décidées à le rester quoi qu'il arrive. Sept qui nous étions promis de rentrer ensemble et dans cette « famille » nous allions un peu par paires : Marianne et Hélène, Violette et Mag et Micheline, Frédérique et moi. Réservées, muettes et obstinées sur le présent, nous faisions des projets d'avenir. L'« après » devait nous garder unies.

Au milieu de la nuit nous étions appelées sur l'esplanade de Mauthausen. En rang par cinq, cinq cents ou mille femmes... et nous sommes toutes les sept là avec les autres à attendre. On nous compte par centaines et voilà que nous sommes coupées, cinq d'un côté, deux dans l'autre centaine. Violette et moi faisons tout pour changer, pour essayer de rejoindre les autres, de trouver un groupe de deux qui veuille bien prendre notre place, ou un groupe de cinq, une ligne de cinq qui s'échangerait contre Mag et Micheline, Marianne, Hélène et Frédérique. Mais l'incertitude de notre sort est telle que personne n'a voulu bouger : « Non, nous sommes là, c'est le destin ». Nous avons insisté pourtant encore, en arrivant à la gare d'Amstetten, après un assez bref voyage dans des wagons de cent, donc séparées, à la remise des pelles et des pioches : nous allions boucher des trous de bombes sur des voies qui subissaient tous les jours d'intenses bombardements ; c'était ridicule, voire amusant, ce défilé de mille femmes sans forces ni couleurs devant la dévastation du paysage. Des milliers d'hommes prisonniers de tous pays, de toutes catégories étaient déjà en place.

Il faisait beau, et, malgré notre agaçante séparation, nous prenions joyeusement les choses. Le travail ne risquait pas de se faire. Il faisait beau, c'était le 20 mars 1945, nous attendions la débâcle des Allemands (qu'en résulterait-il pour nous ?) ; eux recherchaient toute la main-d'œuvre possible, aux abois jusqu'à avoir besoin de croire en nos quelques pelletées de terre dans leurs vastes entonnoirs pour faire passer leurs trains...

Le signal d'alerte est accueilli par les femmes avec joie, il épargne immédiatement tous les hommes, qui en ont l'habitude, dans les bois environnants. Nous les suivons, plus pour le plaisir du bois et des fleurs que par crainte. Nos cinq amies sont un peu plus loin sur la voie, un peu plus loin aussi dans la partie boisée. Nous sommes gardées et nous ne pouvons pas plus les rejoindre qu'elles venir vers nous. Comme nous, elles ont dû commencer à chercher des pissenlits (nous avions faim) ; comme nous, elles ont dû ramasser de petites fleurs blanches... Nous les avons entendu chanter, conduites par Marianne dont la voix était si belle, si claire.

Les premières bombes n'entament pas notre bonne humeur, elle viennent de nos mières bombes n'entament pas notre

bonne humeur, elles viennent de nos amis, elles aident à la libération de tous. Nous essayons de calmer la terreur de quelques Ukrainiennes, éprouvées par de récents bombardements, et nous nous couchons près d'elles sous les arbres encore gris, tout au long de la terre encore froide. Cinq vagues d'avions lâchent leurs chargements tout près, sur la ville, sur la gare, sur la voie, là même où nous étions quelques minutes avant. A la dernière vague, les bombes éclatent plus près encore...

A deux heures tout est fini, nous retrouvons les autres femmes et attendons les nouvelles. Trois heures, quatre heures, nous attendons toujours. La soupe a dû être enterrée sous les bombes, et depuis plus de douze heures nous sommes debout sans manger... Des bruits circulent : il y aurait des victimes parmi les femmes, des blessées, des mortes. La dernière vague d'avions aurait lâché ses bombes sur la partie du bois où nous nous trouvions, le brillant des fusils de nos gardiens leur ayant fait croire, car ils volaient très bas, que des troupes avaient cherché abri dans le bois.

Des heures passent, et encore des heures. Violette et moi sommes de plus en plus angoissées, essayant par les unes ou par les autres d'avoir des nouvelles de nos amies. Sont-elles blessées ? Sont-elles loin ? Où ? Pourquoi ne sont-elles pas là ? Personne ne sait. Personne ne veut nous le dire : toutes les cinq ont été enfouies par les dernières bombes tombées, dont une a éclaté au milieu d'elles alors qu'elles chantaient encore. « Elles n'ont pas souffert », c'est ce qu'on ose nous dire tard dans la nuit, dans ce train du retour vers le camp qui passe malgré tout et que nous avons pris plutôt gaiement le matin, il y a si longtemps.

Je ne sais comment s'est fait le retour. Nous refusions de croire, nous ne pouvions accepter, nous étions cernées de toutes parts, nous étions orphelines à la veille de notre victoire. Nous étions amputées de notre libération, dans nos rêves, volées de ce qui faisait notre force dans ce monde infernal.

Il a fallu continuer à vivre, repartir pour la voie ferrée dans la nuit même qui a suivi, malgré la révolte de nos gardiens autrichiens qui, eux-mêmes, ne voulaient pas de ce travail-là. De retour en France, il a fallu aller voir les familles, leur apprendre avec une brutalité inconsciente — notre présence même n'était-elle pas un outrage ? — pourquoi leur fille, leur mère, leur sœur, n'étaient pas revenues, leur donner les pauvres objets accumulés qui furent toutes leurs possessions pendant leurs derniers mois... Il a fallu vivre. Pardonnez-nous.

Denise VERNAY,
Miarka.

Obsession de la faim

Les derniers temps, la nourriture se composait d'une « soupe » d'eau distribuée une fois par jour, et de la ration de pain, plus ce qu'on appelait « supplément » et qui consistait soit en 20 grammes de margarine, soit en une tranche de saucisse de mauvaise qualité ou en un petit morceau de fromage, ou en ersatz de miel, ou en une cuillerée de marmelade liquide, etc.; cela changeait tous les jours. Du point de vue calorique : une alimentation totalement insuffisante, surtout si l'on considère le lourd travail physique imposé et l'exposition au froid dans de si misérables vêtements.

Quant aux malades, qui, étant au repos, avaient l'autorisation de rester couchés dans le baraquement et n'étaient pas forcés de sortir pour travailler, ils se trouvaient encore plus mal lotis. Aussi, une fois que les tout derniers restes de graisse avaient disparu des tissus sous-cutanés, nous avions l'air de squelettes entourés de peau avec, par-dessus, quelques loques en guise de vêtements.

Et nous pouvions voir comment le corps se mangeait lui-même : l'organisme consumait ses propres protéines, la musculature fondait, et le corps n'avait plus aucune force de résistance. L'un après l'autre, ceux de la communauté du block mouraient. Chacun pouvait calculer exactement qui serait le suivant et quand viendrait son tour. On connaissait trop bien les symptômes pour les avoir tant de fois observés.

— Celui-ci n'en a plus pour longtemps... C'est celui-là le prochain...

C'est à peu près ce que nous chuchotions entre nous. Et, le soir, avant de nous coucher, quand nous voyions nos corps nus pendant l'épouillage quotidien, chacun, alors, pensait à peu près la même chose : à vrai dire, ce corps, mon corps, est déjà un cadavre... Qu'étions-nous encore ? Une parcelle d'une grande masse de chair humaine : une masse, derrière les barbelés, pressée dans des baraqués posées à même la terre; une masse dont chaque jour commençait à faire pourrir une certaine portion parce qu'elle se nécrosait.

Nous avons évoqué le caractère obsessionnel des pensées touchant la nourriture en général et certains mets favoris, pensées qui s'imposent au détenu dès qu'il y a un peu de temps, ou de place, dans son conscient pour cela. On comprendra donc que c'étaient, justement, les meilleurs d'entre nous qui aspiraient ardemment au moment où ils pourraient de nouveau s'alimenter normalement, mais non pas pour la bonne nourriture en elle-même : afin de faire cesser, enfin, cet état indigne de l'homme où l'on ne peut penser à rien d'autre qu'à manger !

Viktor FRANKL,
Un psychiatre déporté témoigne.



Mort de faim.

Dessin de Boris Taslitzky.



Dessin de Boris Taslitzky.

On s'habitue à tout

On n'avait pas le droit d'apporter ses souliers dans ce qu'on appelait les box; mais plus d'un s'en servait quand même comme d'ersatz d'oreillers, malgré la boue qui y était collée, sans quoi on en était réduit à poser sa tête sur un bras replié et tout désarticulé vers le haut. Mais le sommeil, envers et contre tout, anéantit la conscience et calme la douleur d'une telle position.

On ne peut mentionner que quelques autres découvertes du même genre : qu'on ait pu se passer de se laver les dents pendant tout le temps vécu au camp et qu'on ait, malgré le manque évident de vitamines dans notre alimentation, les gencives en meilleur état qu'auparavant (au temps — lointain — de la nourriture la plus saine !); ou encore pouvoir porter six mois de suite la même chemise, et jusqu'à ce qu'on ne puisse plus reconnaître, avec la meilleure volonté, que c'en était une; supporter de rester sans se laver, même partiellement, pendant des jours et des jours, parce que l'eau était gelée dans les robinets du lavabo; ou voir les plaies de ses mains, souillées de terre par le travail de terrassier, ne pas s'infecter, ne pas devenir purulentes (aussi longtemps du moins qu'il n'y avait pas gelure). Et cet homme qui n'aurait jamais pu se rendormir, une fois réveillé par le plus léger bruit venant de la pièce voisine, et qui est allongé ici, pressé contre un camarade dont le nez, à quelques centimètres de son oreille, fait éclater un ronflement assourdissant, voilà que, malgré cela, il tombe, à peine étendu, dans un sommeil de plomb.

C'est alors que devait nous devenir parfaitement intelligible, cette phrase où Dostoïevski définit si justement l'homme comme l'être qui s'habitue à tout. On pourrait nous le demander à nous, et nous pourrions le dire, si c'est vrai, et jusqu'à quel point, que l'on peut s'habituer à tout; et nous répondrions : « Oui — mais que l'on ne vienne pas nous demander à quel prix... ».

Viktor FRANKL,
Un psychiatre déporté témoigne.

Se replier dans l'espace intérieur

Malgré toute la primitivité vers laquelle est rejeté l'être humain, au camp de concentration — sur le plan de sa vie extérieure, mais également de sa vie intérieure —, il est cependant possible de distinguer en lui des tendances dans le sens d'une véritable intériorisation. Des hommes sensibles, qui, par nature et du fait de leur éducation, sont habitués à avoir une vie de l'esprit particulièrement éveillée et active, éprouvent douloureusement les conditions si dures de cette vie concentrationnaire; douloureusement certes, mais pourtant (et malgré, chez quelques-uns, une relative mollesse de tempérament) d'une manière moins destructive en ce qui concerne leur être spirituel. Car il s'opère justement, en eux, un repli devant ce milieu épouvantable, et, pour eux, s'ouvre une issue vers un royaume de liberté d'esprit et de richesse intérieure. C'est ainsi, et seulement ainsi que peut s'expliquer ce paradoxe : les natures délicates pouvaient parfois mieux supporter la vie du camp que les natures plus robustes.

Pour illustrer quelque peu ces données, je dois me référer de nouveau à des faits personnels.

Que se passait-il quand nous quittions le camp, à l'aube, en marche vers le lieu de travail, le chantier ?

Au commandement « Têtes nues ! », nous passons le portail du camp. Des phares sont braqués sur nous; s'il en est un alors qui ne marche pas d'un air martial, bien aligné dans son rang de 5, il peut compter sur un coup de talon de botte ! Mais bien pire est le lot de celui qui, à cause du froid, a osé remettre sa casquette, l'enfoncer jusqu'aux oreilles, avant qu'un ordre ne l'y ait autorisé... Maintenant, nous continuons à trébucher dans l'obscurité, sur les cailloux, parmi les larges flaques d'eau de l'allée d'arrivée au camp. Sans avoir de cesse, les gardiens d'escorte hurlent et nous poussent de leurs crosses de fusil. Quand on a les pieds par trop blessés, on s'accroche au bras de son voisin, qui les a lui-même peut-être un peu moins douloureux. Nous n'échangeons pour ainsi dire pas un mot; ce ne serait pas prudent dans cette bise glaciale, ayant le lever du soleil. La bouche cachée dans le col remonté de sa veste, le camarade qui marche à côté murmure alors, tout d'un coup :

— Dis donc, si nos femmes pouvaient nous voir, en ce moment !... Espérons qu'elles sont mieux, dans leur camp... Espérons qu'elles ne se doutent pas de la façon dont ça se passe pour nous...

Et alors, là, devant moi, se dresse l'image de ma femme... Tandis que nous trébuchons sur des kilomètres et des kilomètres, que nous patougeons dans la neige, que nous glissons et tombons sur

la glace, nous appuyant toujours les uns sur les autres, nous aidant à nous relever, à nous traîner un peu plus loin, pas un mot ne sort de nos bouches — mais nous savons tous qu'à cette heure, chacun de nous ne pense qu'à sa femme. De temps à autre, je lève les yeux vers le ciel où s'éteignent les étoiles, où, dans le lointain, derrière un mur de sombres nuages, naît l'aurore.



Souvenir

Dessin de Boris Taslitzky.

Mon esprit est maintenant tout occupé par un visage, et il le maintient dans ce phantasme, exceptionnel en état de veille et qu'il n'avait jamais connu autrefois dans la vie normale. Je parle avec ma femme, je l'entends me répondre, je la vois sourire, je sais son regard qui m'interroge, qui m'encourage, et — réel ou non — ce regard brille maintenant, bien plus que le soleil qui se lève à cet instant. Alors, une pensée lumineuse traverse mon esprit : pour la première fois de mon existence, je vis cette vérité que tant de penseurs ont mise en évidence comme le fait de la sagesse, et que tant de poètes ont chantée, cette vérité : que l'amour est en quelque sorte la fin souveraine et le plus haut sommet vers lesquels puisse tendre la destinée humaine.

Je sais que en ce moment la signification de ce que pensée, poésie et foi humaines peuvent exprimer de plus profond, de plus sublime : le salut des créatures, par l'amour et dans l'amour !

Viktor FRANKL,
Un psychiatre déporté témoigne.



Croquis
d'Yvonne Baratte.

Espoir

*Nous n'irons plus au camp, leurs lauriers sont flétris
En nos veines sourdra le sang frais qui ranime
Ces loques désolées que sont nos coeurs meurtris
Que la faim ronge encore et le chagrin décime.
Leurs lauriers sont flétris, nous n'irons plus au sable
Ni trainer le tuyau, ni charger les wagons;
Cette lande exécrée que la nature accable
Ivres de joie, bientôt, nous l'abandonnerons.
Nous n'irons plus au camp. Déjà l'on sent renaître
Ce que l'on croyait mort, nos coeurs et nos esprits
Ce désir de la vie qui redresse nos êtres
Et qu'on croyait parfois à jamais désappris.*

Denise CLAIROUIN.

Si c'était vrai pourtant...

Et si pourtant c'était comme on se l'imagine
 Si c'était même encor plus beau
 Si les blancs amandiers sur le bleu des collines
 Devaient me sourire bientôt,
 Si, sur le quai, parmi les gens pressés ou tristes
 Je devais bientôt les revoir,
 Ceux dont je ne sais rien, plus même s'ils existent,
 Gais et debout dans l'or du soir,
 S'ils étaient tous vivants et tous venus m'attendre
 Si je retrouvais dans leurs bras
 Les parfums familiers et les sourires tendres
 Sur lesquels je ne compte pas...
 Si nous rentrions tous à la maison joyeuse
 En groupe serré et riant
 Par le chemin pierreux où frémissent les yeuses
 Au souffle du premier printemps,
 Oh, si je retrouvais mienne encor, toute prête
 Ma chambre au fenestron étroit
 Et le cœur d'un ami pour y poser ma tête
 Si lourde encore d'ombre et de froid.
 Si je me réveillais dans la chaude lumière
 Au gai claquement des volets,
 Si c'était vrai, mon Dieu, si le camp et la guerre
 Comme un cauchemar s'envolaient...

Micheline MAUREL,
 La passion selon Ravensbrück.



Dessin de France Audoul.

La route sans fin

Un matin de janvier, nous avons pris la route
 Sans savoir vers où ni vers quoi ?
 Et nous partions, l'esprit vraiment rempli du doute
 Où nous allaient mener nos pas...

Nous avons, ce jour-là, cheminé par la plaine;
 Avançant lentement, trainant tous nos paquets;
 Puis les abandonnant un à un avec peine...
 Les reprenant parfois, succombant aux regrets...

Ainsi, jour après jour, nous nous sommes traînées
 Dans la neige, la boue, et sans savoir vers quoi ?
 Nous arrêtant le soir, à jeun, exténuées,
 Heureuses cependant d'avoir trouvé un toit.

C'était le plus souvent, au fond de quelque grange
 Qu'on nous poussait alors, et dans l'obscurité
 On entendait des cris sauvages et étranges,
 Sortis de tout ces corps meurtris et piétinés.

Le matin, de nouveau, nous reprenions la route
 Ayant pour réconfort un maigre bout de pain;
 On nous disait toujours : « L'étape sera courte »
 Mais hélas, notre but se reculait sans fin...

Nous avons vu souvent tomber des camarades,
 Sans pouvoir seulement les aider un instant,
 Tant nous sentions nos corps épuisés et malades :
 Incapables de faire un geste en supplément.

Ainsi que des troupeaux de moutons pitoyables
 Errant à l'aventure et, par des chiens, mordus,
 Notre pauvre troupeau avançait sous la « Schlague »
 Et vers des horizons qui nous semblaient perdus.

Rosemonde PEETERS.



Dessin de France Audoul.

Sélection

Notre colonne attend devant les douches.

Des discussions, hypothèses et projets, ont animé la matinée. Mais le moment est arrivé et, anxieuses, nous n'osons plus parler.

Tout un état-major ne tarde pas à s'approcher : le commandant, le médecin-chef, le marchand de vaches et deux autres officiers.

Très vite, l'inspection commence.

De temps à autre, une malheureuse est éliminée.

Nous sommes au centre de la colonne ; une vague rumeur nous arrive : « Les femmes tondues ne partent pas ». Egoïstement, nous nous réjouissons toutes les quatre de n'avoir rien à craindre de ce côté.

Dans un souffle, Isabelle me supplie : « Redresse la tête, prends un air dégagé ».

Notre tour approche. Encore deux rangs ; puis un... c'est à nous.

Un coup d'œil rapide à Jeannot, Lucienne et Isabelle ; un ordre bref : « Passez ».

Je m'apprête à les suivre, mais une

main de fer s'abat sur mon épaule. En vain, je m'efforce à sourire d'un air indifférent, mes mâchoires sont soudées.

Impitoyables, Pflaum et le docteur m'examinent les chevilles ; un coup sec sous le menton me relève la tête et découvre sous le ciel cru ma figure ravagée et enflée.

Et je suis mise sur le côté.

Me séparer des autres ! A la fin ! Ce n'est pas possible ! J'essaie de passer outre. Pflaum me repousse durement.

Isabelle a senti un vide à ses côtés ; elle se retourne, tente de me suivre.

Un officier la repousse d'un coup de poing. Et Pflaum passe à l'inspection des suivantes.

C'est fini !... Une dernière fois, notre regard se croise, désespéré. Le temps de voir le pauvre visage ruisselant de larmes, de crier, la gorge nouée : « Embrasse bien maman » et déjà la policière m'entraîne.

Morne, mais résignée, je rejoins mes compagnes.

Nous ne sommes qu'une dizaine à avoir été éliminées. Sans parler, nous traversons la place.

Une petite silhouette familière nous croise :

— Lotte !

Surprise, elle s'arrête, me dévisage un instant. Ai-je donc tant changé ?

— Vous voilà ! Où sont Isabelle et Lucienne ? Où allez-vous ?

— Elles sont là-bas ; nous avons été séparées, j'ai été désignée pour l'infirmière.

Le petit visage de Lotte se décompose.

— Risquez n'importe quoi, mais n'y allez pas !

Nous avons parlé très vite, mais son expression est telle que je m'immobilise et me retourne.

Devant les douches, la colonne n'est plus qu'une masse sombre. Les officiers nous tournent le dos.

Soudain, en un éclair, je comprends qu'il me reste une chance de rejoindre Isabelle.

Lentement, évitant de me presser de peur d'être repérée, je traverse la place large et nue.

Toute mon attention est concentrée sur les dos massifs des officiers.

— Mon Dieu ! Aidez-moi, faites qu'ils ne se retournent pas !

Quelques pas encore... Je suis sauvée.

Les autres, dirigées sur l'infermerie, ne sont pas rentrées.

Maisie RENAULT,
 La Grande Misère.

Bergen-Belsen, dernière étape

En pénétrant dans ce camp plongé dans la pénombre j'ai l'impression de m'enfoncer dans une masse épaisse et qui résiste de plus en plus. Jusque-là j'ai tenu ne pensant qu'au but. Maintenant que nous y sommes je n'en peux plus. Mes jambes fonctionnent encore, mais ma tête tombe sur la poitrine et c'est dans une sorte de demi-sommeil que je vois les choses et les hommes qui m'entourent s'allonger ou se rétrécir comme des ombres mouvantes selon que ma tête tombe ou se relève. De ce premier contact avec le camp je garde la sensation (qui ne me quittera que lors de notre libération) que je vis un cauchemar. Ai-je déjà la fièvre ou est-ce le seul moyen de me préserver de la démente ?

C'est le « camp des camps ». Ici s'effectue le triage entre la vie et la mort. C'est le terminus. On ne sort d'ici que libéré ou on y reste pour être enterré dans une fosse commune, le four crématoire ne fonctionnant plus. De partout et sans cesse arrivent des déportés. Tous les camps se déversent là. A l'origine en grande partie un camp d'extermination raciale, on y empile maintenant tout le monde. Le bloc où nous sommes parquées comme des bêtes ne contient ni lit, ni banc. Il serait d'ailleurs impossible de s'y casser s'il n'était pas tout à fait vide. Naturellement pas question de soupe.

Nous cherchons un coin en ayant soin de ne pas nous séparer. Instinctivement nous sentons que ce sera le seul moyen de tenir. Nous devinons plus que nous les voyons les femmes qui se trouvent déjà dans le bloc car il fait trop sombre. Nous nous sommes installées péniblement et maintenant nous cherchons à dormir. A peine sommes-nous assoupies que la porte s'ouvre et que des femmes sont précipitées à l'intérieur. De partout furent des cris de douleur et de colère. On ne peut plus dormir. Nous sommes assises l'une sur l'autre et nous resterons ainsi nuit après nuit jusqu'à la libération. Seul le nombre ne s'accroitra plus; il est d'ailleurs impossible d'y ajouter une seule personne...

Lors du premier appel je découvre en face du bloc une tente qui semble contenir des poupées désarticulées, jetées là pèle-mêle, et une odeur pestilentielle s'en dégage. Je rejette cette tente dans le pays des cauchemars comme je le ferai un peu plus tard avec ce cortège sinistre qui passera sans cesse, cortège d'hommes qui traînent des cadavres par les jambes. Je m'accroche à des réalités quotidiennes qui jailliront comme des points plus clairs : la lutte pour garder Stephe comme Blokowa, car nous ne voulons pas de cette autre qui troque les soupes des pauvres affamées. Sans avoir gain de cause, ce sera Stephe qui s'occupera de nos soupes et nous arriverons à nous faire respecter. Puis c'est la bataille à la cuisine. Attente interminable due à l'attitude des cuisinières, véritables reines qui servent d'abord leurs protégées. Ainsi nous ne mangeons souvent que vers quatre ou cinq heures de l'après-midi...

S'il reste seul, l'individu est voué à une déchéance qui entraînera la démente, transformant l'homme en bête féroce. Le groupe le protège. Ainsi se formeront des îlots dans ce désert dont les habitants garderont encore un sens humain et une certaine dignité. Notre groupe en fera partie. Nos camarades ne s'exposent pas à être battues à coups de fusils pour avoir volé des pommes de terre ou des rutabagas, elles ne boivent

pas l'eau infecte des cabinets que l'on boit dans ce camp...

Mais hélas, nous ne pouvons lutter contre les poux, porteurs de germes de typhus, ni contre la mort qui menace déjà quelques-unes de nos camarades. Je rejette tous ces morts inconnus qui m'entourent. Ils me semblent irréels, mais mes camarades qui se meurent là devant nos yeux, font partie de mon être et la douleur que j'éprouve en les voyant souffrir me montre que je possède encore des sentiments humains. Le temps pèse sur nous d'un poids insupportable; chaque minute, chaque seconde peut nous coûter une vie qui nous est chère...

Et puis... un dimanche, à quatre heures de l'après-midi, le 15 avril 1945, je me trouve avec Stephe et quelques autres camarades devant les cuisines, situées dans l'allée centrale, assez proches de l'entrée et alors nous voyons apparaître les premiers Anglais.

Je crois que j'ai perdu conscience pendant un court instant. Je ne peux me rappeler ma première réaction. Après quoi je vois qu'on pleure et qu'on rit. C'est une poussée indescriptible vers nos libérateurs, on les embrasse et ces soldats, pourtant rudes, ont des larmes aux yeux. Je cours comme une folle vers notre bloc. Qu'il est loin ! « Ils sont là. Ils sont là. » Et nous chantons la Marseillaise...

Et après... je lève la tête, je me réveille, je regarde autour de moi. Je vois des cadavres, je nous vois, telles que nous sommes, des fantômes qui ressemblent à peine à des êtres humains, je vois des camarades malades couchées par terre dans une saleté répugnante. Et je pense : « Ils nous ont tout pris, tout jusqu'au cadre qui devait entourer notre libération et dont nous avons rêvé pendant des années ». Et je pleure longuement, des larmes silencieuses, je pleure notre misère, je pleure l'horreur de cette guerre, je pleure l'humanité piétinée et écrasée. Et je me demande si nous sommes vraiment libérées. Et tout le temps que nous restons là je croirai à peine que nous le sommes.

Cécile HUK,
Et le ciel resta bleu.

Appel aux mortes

*Battez tambours,
crevez les murs de la mémoire
rompez les parois du barrage
où se heurte le flot des morts !
Battez tambours !
que l'autre côté du décor
afflue au jour !
Le froid, le givre,
et la neige au petit matin,
qui fige la peur et les mains
la nuit voûtée pesante, lasse,
des hurlements qui trouent le noir
nous, indivises.
Battez tambours
pour les mortes et pour les vives,
qu'enfin se brise
le mur qui nous a séparées
Battez tambours
Ah ! la digue s'est écroulée
Voici que nos mortes arrivent.*

Anne-Marie BAUER

Libération

Nous avions pénétré dans une maison abandonnée, à l'angle de la place centrale du village. A l'intérieur, une chambre assez grande, avec quatre lits. Un désordre sordide : boîtes de conserve vides, papiers sales. Nous considérions la pièce en silence. Puis Jacquinot claqua la porte derrière lui.

— Il n'y a plus qu'à se coucher ! dit-il.

J'entrai tout habillé, dans un lit large mais très court, placé dans un coin de la pièce, en face de la porte. Masse vint s'allonger à côté de moi. Nos bustes dépassaient du drap...

Je n'entendais plus le son du canon, ni le crépitement. Le silence s'était fait dans la pièce, troublé seulement par des respirations irrégulières. Mes yeux s'étant habitués à la pénombre, je m'efforçai de comprendre ce que pouvait représenter une gravure fixée au-dessus de la porte. De temps en temps, j'étais secoué de frissons. Gardant les yeux grands ouverts, j'essayais de lutter contre le délire que je sentais peu à peu revenir. Les événements, vécus ces deux dernières années, ressuscitaient dans mon esprit, fantômes isolés ou confondus, images de kaléidoscope précises, biscornues, logiques ou absurdes, jaillissant suivant un rythme inégal, tantôt en rides passagères, tantôt en lames de fond...

Je ne l'avais vu ni entendu entrer. De haute stature, il se tenait debout au milieu de la pièce, comme s'il fût tombé du plafond, bien d'aplomb sur ses jambes légèrement écartées, le fusil à demi épaulé. Sa face hâlée, sous son énorme casque, reflétait la stupeur. D'un geste machinal, j'essaya de remonter le drap jusqu'à mon cou pour cacher ma veste rayée. Mais je n'éprouvais pas plus de crainte que lorsque le conducteur de la camionnette des S.S. nous avait ordonné de venir vers lui. Mon seul désir était de rester étendu.

— Il va tirer sur moi, pensai-je, car il me semblait qu'il ne regardait que moi. Au bout d'un moment qui me parut très long :

— Who are you ? dit-il.

J'eus l'impression que mon cœur éclatait. Puis un flot de sang me monta à la tête.

— American ? criai-je, tandis que les autres dressés sur leur séant, répétaient : « American ? ».

— Yes, American ! dit-il en rejetant son casque en arrière.

L'instant d'après, une grappe humaine était suspendue à lui... Lorsque le soldat put se dégager de notre étreinte et placer une parole, je compris qu'il demandait qui nous étions. Il demeurait quelques secondes pétrifié, chaque fois qu'il dévisageait l'un de nous. Jacquinot et moi lui donnions des explications incohérentes : nous étions Français. Notre uniforme était celui des détenus de l'armée secrète. Nous nous étions évadés. Il nous dit, en s'excusant, qu'il parlait lentement parce qu'il était ému de notre état, qu'il n'avait jamais vu d'hommes habillés comme nous.

— Dis-lui qu'on a crevé de faim et de froid ! Qu'ils en ont pendu ! Qu'il faut tuer tous les S.S. ! Tous les Kapos ! hurlait Masse, surexcité au plus haut point, en me tirant par la manche de ma veste.

— Qu'est-ce que tu veux que ça lui foute. Dis-lui seulement qu'on veut bouffer, dit Lambert qui n'avait pas quitté sa place.

Dominique GAUSSEN,
Le Kapo.

Que reste-t-il ?

Quand vient le chant terrible de l'espoir
le chant si nu le jardin au miroir
Quand vient le vent terrible des beaux soirs
le vent si nu les branches de l'histoire
Quand vient le sang terrible du devoir
le sang si nu le vin que tu veux boire
Quand vient le Non terrible dans le noir
le non si nu le doigt sur l'au-revoir
Quand vient la Dent terrible les mâchoires
le crâne nu les larmes sans pouvoir
Quand vient l'ombre terrible des victoires
l'ombre si nue où les hommes vont croire
il ne reste rien qu'un monde une poire
pour la soif le pain dur de la gloire.

Jean CAYROL

Tais-toi mon cœur

Oui, le retour doux et splendide :
Sans doute encor nous décevra :
Nous trouverons des places vides
Et des bras ne se tendront pas.

Mon cœur, c'est en vain que tu chantes
Car chez nous la vie a passé
Sans s'inquiéter de l'absente,
Peut-être sans rien lui laisser.

Micheline MAUREL.



Dessin de Jeannette L'Herminier.

L'adieu du fils qui n'est pas revenu

Mon papa cheri, ma mère chérie,
mes parents chéris,

Cette lettre est un adieu. L'adieu d'un enfant fait homme dans de tragiques circonstances. Je vais te faire — je vais vous faire de la peine. Je vous demande pardon de tout mon être. Je vous demande pardon pour tous les espoirs que vous aviez mis en moi et qui vont disparaître. Mais je ne regrette rien. Aimez-moi comme vous m'avez aimé, comme je vous ai aimé et comme je vous aime. Jusqu'au bout, j'aurai été digne de vous — digne de mon pays. Je ne m'adresse qu'un reproche, c'est celui de faire pleurer mon papa et ma maman — Pleure, pleurez, mais j'exige que votre courage égale le mien et que vous soyez consolés. Vivez pour conserver mon souvenir. Vivez pour moi.

Papa, je te confie maman, elle va tellement souffrir tellement, que j'ai peur — c'est toi qui lui reste — c'est *toi qui dois la sauver*, qui dois lui expliquer, lui redonner goût à la vie, lui dire que je l'ai aimée comme rarement fils aimait sa mère, et que je suis heureux de savoir que je ne vous laisse pas seuls — que toi tu gardes ta femme, ma mère tant chérie — qu'elle te garde — toi — mon père adoré — que vous avez encore des parents, des amis autour de vous, que vous restez entourés de choses, d'êtres qui sont pleins de mon souvenir et qui vous parleront de moi — j'aurais tant de choses — de choses nécessaires à te dire — je ne trouve pas, les mots m'échappent — je suis tellement ému — nerveux. Si une main ne tremble pas dans les moments tragiques, on ne trouve pas ce qu'il faut dire et le silence seul, les regards seuls restent compréhensibles.

Je te regarde mon père, ma mère (je n'ai pas voulu voir ma mère — je n'ai pas voulu lui faire ce mal au dernier moment) car vous êtes là près de moi — jusqu'à la dernière minute vous serez près de moi — Je t'aime papa — Je t'aime maman — Je vous aime — Je ne peux rien dire autre chose — Mon père

courage — tu sais ce que c'est que le courage, tu comprendras — je te tends la main — elle est jeune, mais elle est forte, je ne veux pas que la tienne tremble, je veux la sentir ferme dans la mienne.

Après cette poignée de main d'homme à homme, je vais partir les yeux clairs — la conscience propre — désespérément plein d'espoir pour les autres — pour un monde plus beau — plus heureux d'où la mort sera chassée — je laisse — je te laisse un être jeune que j'aimais plus que moi-même, Paule, aime-la comme ta fille — je lui ai recommandé de t'aimer et d'être ta consolation — aide-la, elle aura besoin de toi pour continuer sa marche sur la route de la vie — cette route est belle mais dure — moi, je suis tombé au début — mais toi — maman — Paule — tous — vous n'avez pas le droit d'abandonner — vous irez jusqu'au bout — pour moi — parce que vous m'aimez — Adieu, les mots sont vains.

Réclame à la prison mes affaires (*ici 4 mots censurés*) je voudrais être enterré plus tard dans ma ville — près des miens. Donne ma bibliothèque et mes notes à Paule — c'est mon désir. Essaye plus tard de faire publier les quelques œuvres que je laisse, c'était mon but — je voulais vivre pour mon art — mais à ma dernière minute... (*ici 8 mots censurés*).

Adieu : papa — maman — Grands-parents — Josette — Parents — Amis — Minou. Adieu : Paule — les mots sont inutiles. *Mon dernier cri sera un cri d'amour — Courage.*

Ton — Votre Robert.

Papa c'est mon dernier baiser — le plus fort de ton fils bien aimé.

André-Robert Dénan, fils de notre camarade Claudine Dénan, déléguée de l'Anjou, a été fusillé le 5 octobre 1942 pendant que sa mère était déportée.

C'est la France

J'appris un jour, par hasard, que la guerre était terminée depuis le 8 mai. Pour moi, il ne s'agissait là que d'une formalité, quelque chose comme la ratification solennelle d'un traité signé depuis longtemps : la guerre, à mes yeux, s'était terminée le 15 avril...

Nous partimes pour un camp d'aviation, distant de trente kilomètres, et dont j'ai oublié le nom. C'est là qu'on devait me mettre en avion et m'expédier en France.

Je ne pensais à rien, je n'étais pas réjoui. Mon esprit, ma sensibilité, mon impatience même ne suivaient pas le train de l'aventure...

Dans une baraque, quelques officiers et sous-officiers français se vouaient à nos soins...

Pour la première fois depuis treize mois, je dinai à table, devant une nappe, avec un couvert, une serviette. Tôt rassasié, d'ailleurs, et bien vite couché, dans des draps, sur un matelas. Tant de confort oublié m'empêcha de dormir : il faut se réadapter aux commodités de la vie.

Le lendemain, assis sur le siège, près du conducteur, je refis le même trajet que j'avais parcouru sept semaines plus tôt pour aller de Neuengamme à Bergen-Belsen. Les routes étaient beaucoup plus défoncées et, un peu mieux portant, je sentais davantage les cahots, si violents que mon crâne touchait le toit de la voiture, qui allait à toute vitesse. Après quatre-vingts kilomètres, j'arrivai fourbu à Lüneburg. Un avion ramenait le lendemain, au Bourget, vingt-neuf grands malades. On m'inscrivit d'office sur la liste : j'étais bien incapable de faire la moindre démarche.

Le matin du 27 mai, assis sous une tente du champ d'aviation, nous attendions le départ. Les trois heures que je passai là auraient dû être les plus frémissantes d'impatience, les plus gorgées d'images proches. Mais j'avais beau me dire : « Je vais les revoir. Ce soir, je coucherai dans mon lit », aucune émotion ne m'agitait. J'étais assommé de bonheur. Je ne sentais pas...

L'un des membres de l'équipage sortit de la cabine du pilote et nous dit : « C'est la France ». Nous regardâmes par les hublots, pour la voir glisser lentement, à quelques centaines de mètres au-dessous de nous. Ma voisine me serrait la main si fort qu'elle semblait s'accrocher, au bord de la chute. Personne n'osait plus parler. C'est là, au passage de la frontière, que la conscience me revint, et que je sus ce que c'était que le retour. J'eus une sorte de vertige, comme si j'avais brusquement tourné sur moi-même : et je vis, enfin, devant moi, l'avvenir auquel, jusqu'alors, j'avais tourné le dos. Le présent prit la tête et alla de l'avant, hardiment vers le temps des promesses, au lieu de suivre en traînant le poids des jours enfuis.

Louis-Martin CHAUFFIER,
L'Homme et la Bête.

A. D. I. R.
241, Boulevard Saint-Germain
PARIS-VII

Les bureaux de l'A.D.I.R. seront fermés pendant tout le mois d'août.

Le Gérant-Responsable : G. Anthonioz
Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret - Paris